

Delia MacTaggart  
16 ans  
I.E. Weldon Secondary School  
Lindsay, Ontario

*\*remarque: le texte en [crochets] fait l'objet de censure.*

25 octobre 1917

Ma très chère mère

J'espère que toute la famille chez nous est en bonne santé. Tu ne peux même pas imaginer à quel point vous me manquez. C'est comme si tout ce que je connais est la mort, et tout ce qui est beau est si loin, impossiblement loin, et le sentiment de manque et de vide est d'autant plus grand. Les Boches ont tué Gerald aujourd'hui. C'était un choc de voir mon cher cousin, si vif et plein de vie, devenir tout calme et comme inanimé. Je suis ici depuis un mois, mais rien ne peut nous préparer à l'horreur ... rien ne nous prépare à [vivre entouré des cadavres] de mes camarades de lycée. Gerald n'a pas tenu le coup dans cette bataille. Il a échappé à la mélancolie qui me fend l'âme. Je voudrais être [mort] ou chez moi. Mais je sais que notre pays dépend de moi et de mes confrères et qu'il faut poursuivre. [C'est que, tout simplement, je ne veux pas mourir ici. Je voudrais être n'importe où, sauf ici dans cette guerre.] Il faut que je continue pourtant, dans l'espoir que Dieu me réserve un avenir. [Si je choisisais de mettre fin à ma vie, ici et maintenant, je le ferais] sans avoir appris tant de choses.

Si je [mourais ici,] je [passerais mes derniers moments dans un trou, pour ensuite nourrir les rats qui rôdent partout.] Plus que tout, je déteste les rats. Depuis une heure, je me tiens debout, dans une eau froide jusqu'aux genoux. J'ai les pieds atrophiés et lancinants. Je sais que je suis [dans un abîme de désespoir]. La douleur aux pieds et le froid de l'eau contre mes jambes sont les seules sensations qui traversent mon existence répétitive. Même quand je suis dans le No Man's Land [(et faisant face à des obus, des balles et du gaz)] c'est comme si ma vie ne se tient que par des fils minces et fragiles [encore plus fragiles que ceux des uniformes que nous portons.] C'est partout [la noirceur, la douleur et la tragédie]

Je crois que je souffre du [traumatisme du soldat]. Je me sens tellement faible que je n'arrive à rien faire. J'ai les mains qui tremblent sans cesse, comme les branches d'un arbre pendant un orage d'été. C'est un sentiment étrange de regarder à travers le No Man's Land, pour cerner l'ennemi que [je suis censé haïr.] Je n'arrive pas à maîtriser le tremblement des mains pour appuyer sur la gâchette et faire et voir mourir ces soldats. C'est dur à supporter, cette idée que

c'est moi responsable de l'agonie, de la souffrance, du deuil d'une autre famille qui perd un fils, un père ou un ami. C'est dur de [tuer quelqu'un] dont les mains tremblent encore plus que les miens et qui a peur de faire face au destin. En effet, mon propre destin me fait peur à moi. J'ai regardé ce gars : ce n'était qu'un gars, Maman, un petit gars aux vêtements sales et une carabine à la main. Mais j'ai dû descendre ce jeune gars puisqu'on avait tous deux une carabine à la main, et je ne voulais pas perdre la vie dans une tranchée.

Donc je pense souvent à chez moi. Les biscuits qui t'ont pris tant de temps et d'effort, ils provoquent de beaux souvenirs. Le bœuf séché que le gouvernement nous donne est horrible [mais ça ne coûte pas cher.] Parfois, je pense que la vie c'est bien plus que l'argent ou la politique. Je me demande si [la perte de toutes ces vies en vaut vraiment la peine.]

Je me suis engagé il y a presque quatre ans, mais le temps n'a plus aucune valeur. Ça fait [trois ans que je pourris dans les tranchées] et soudain [le gouvernement envoie un tas d'appelés,] au beau milieu de la guerre. Nous avons besoin d'eux, mais où étaient-ils quand la guerre a commencé? Je te dis où ils étaient : dans les usines, en train de se plaindre des conditions de travail. Mais toujours est-il qu'ils rentraient chaque soir voir la famille et tenir leurs femmes dans les bras. Ils ont eu quand même la chance d'avoir une femme et une famille. Au début de la guerre, j'avais dix-huit ans, et le moins prochain j'en aurai vingt et un. Ça fait trois ans que ces appelés regardent partir, disparaître, leurs frères, leurs pères et leurs amis. [Personne ne veut aller en guerre, mais il n'est plus question de ce que l'on veut faire,] c'est ce qu'il faut faire.

Nous sommes venus d'Écosse, d'Irlande, du Pays de Galles ou de l'Angleterre ...c'est la patrie. N'ont-ils pas ressenti la nécessité de défendre la terre et la culture qui a donné naissance à notre parenté? C'est exactement la raison pour laquelle je me suis engagé. Je ne peux pas m'empêcher de me demander, aux moments de grand [désespoir, dans ce bain de sang et de boue] si nous sommes destinés tous et chacun à porter en nous pour toujours [rien que la confusion et la douleur]. Donc, pour répondre à ta dernière question sur ce que nous faisons à [Passchendaele], bon, je te dis. Ce que nous faisons, c'est dormir dans la [saleté,] quitter les tranchées pour courir [aveugles, dans une tempête de bombes et de balles] et [une buée épaisse et jaunâtre qui nous entre dans les poumons et nous fait tomber comme des mouches.] Le [gaz] est l'aspect le plus terrible des batailles. On peut se cacher des balles et des obus dans les tranchées, mais ces dernières se transforment en [tombeaux] à l'arrivée des nuages jaunes. Le [gaz n'a rien d'humain.] La vue de tous ces hommes [qui poussent des cris de douleur, qui se grattent les yeux, qui s'étranglent et s'écroulent pour ensuite traîner une mort prolongée et douloureuse, c'est impossible à décrire. Il en est de même pour les odeurs dans les tranchées : l'urine, les cadavres, les rats, nos

propres pieds qui pourrissent, et les vêtements trempés de boue.] Mis à part les permissions, je ne peux rappeler le dernier moment où je me sentais sain et sauf et confortable. L'époque avant la guerre semble lointaine et précieuse. Je vis dans mes souvenirs.

C'est [le chaos, un enfer de boue.] Ce [commandant] n'aurait pu rendre [pire la vie à Passchendaele. Je déteste ces officiers britanniques, impudents et riches qu'ils sont.] Ils continuent à nous faire foncer, [de manière aveugle, dans une pluie d'artillerie et de gaz.] Leurs sifflets retentissent dans nos oreilles comme ils nous ordonnent de nous lancer des tranchées ou bien [être fusillés pour lâcheté / insubordination]. Tu penserais que, après avoir vécu dans ces trous de boue, je m'en ficherais. Mais ce n'est pas le cas. J'ai beau avoir ces pensées morbides, je tiens à la vie, à la famille chez moi.

Ne t'inquiète pas à mon propos, Maman. Dans mon esprit je suis toujours chez moi. Je me vois en train de siroter un thé avec Papa, discutant de tout et de rien, alors que toi et Marie préparez le souper dans la cuisine. Je prierai à Dieu de mettre fin à cette guerre et de m'assurer un retour sain et sauf. Ce sera encore six mois avant que j'aie une autre permission. Dis une prière pour nous tous.

Ton fils,

Edward.